

Didier Lestrade

Pourquoi les gays sont passés à droite

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-107-524-3

© Éditions du Seuil, février 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

à Marc Endeweld

Introduction

J'ai onze ans lorsque se produisent les événements de Stonewall en 1969, dans le quartier de Greenwich Village à New York, qui marquent le véritable début du mouvement militant gay. La libération gay commence par trois nuits d'émeutes à la suite des agressions systématiquement subies par les gays, les lesbiennes, les travelos et les transsexuels dans les établissements qu'ils fréquentent alors dans la métropole américaine.

En Europe, les années 1970 voient l'apparition des premiers groupes radicaux comme le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR). Je suis alors trop jeune pour suivre. Je m'apprête à rejoindre l'un de ces Groupes de libération homosexuelle (GLH) qui naissent ensuite dans toute la France lorsque je réalise avec tristesse qu'ils rassemblent surtout des profs gays pas si militants que ça. J'arrive à Paris en 1977 et, après avoir fait le tour du mouvement gay,

et avoir suivi notamment le Comité d'urgence anti-répression homosexuelle (CUARH) créé en 1979, je finis par penser que ce n'est pas pour moi. Même si je respecte les militants gays, je trouve leur discours trop obtus et surtout trop triste. Nous sommes à la fin des années 1970, un moment de fête et de contestation, et les groupes gays sont tous lugubres.

Le premier numéro de *Gai Pied* sort le 1^{er} avril 1979 et deviendra le média politique gay le plus important des années 1980. Ce n'est pas un organe militant à proprement parler, mais il couvre assez bien l'étendue des sujets gays de l'époque. Je rejoins l'équipe en 1985 et j'y trouve une seconde famille, des conditions de travail idéales, une ambiance sérieuse et beaucoup de rigolade, rien à voir avec l'atmosphère qui règne dans les médias gays aujourd'hui. De fait, *Gai Pied* a joué un rôle central dans l'émancipation des gays en France en accompagnant tous les mouvements associatifs comme les GLH, le CUARH, la Gay Pride, la station de radio Fréquence Gaie, le bal du 13 juillet ou Act Up. Pendant ce temps, le magazine *Lesbia* (créé en 1982) a accompli le même travail pour les lesbiennes, mais avec beaucoup moins de moyens.

La France a su développer un tissu associatif et une culture gay très puissante au début des années 1980, quand d'autres pays européens, beaucoup plus avancés aujourd'hui en matière des droits pour les personnes

LGBT (lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres), comme l'Angleterre et l'Espagne, apparaissaient très en retard. Preuve de cette vitalité gay pendant ces années : les saunas et les *backrooms* étaient alors beaucoup plus nombreux à Paris qu'à Londres...

En 1983, face à l'apparition du sida, se créent les premières associations d'aide aux malades : Vaincre le Sida, Aides, puis Arcat que je regarde alors de loin, vaguement intéressé, mais surtout très concentré sur mes projets personnels, la drague et les sorties en boîte. La gauche est au pouvoir et la majorité des gays s'amuse. C'est pourtant cette première vague d'associations fondatrices, créées sur le modèle américain, qui va changer le paysage gay. Car l'autre particularité française fut de doubler le tissu associatif gay d'un autre tissu associatif tout aussi dense, et porteur d'une culture tout aussi puissante, sur le sida. La France est ainsi le seul pays européen à avoir disposé de deux « armées » de militants pour lutter d'un côté contre l'homophobie et, de l'autre, contre l'épidémie du sida. C'est cette force qui permettra les premiers succès de la lutte contre l'épidémie, la victoire de la bataille thérapeutique pour l'accès aux antirétroviraux en faveur de nombreux homosexuels français, alors les plus touchés d'Europe.

Le début des années 1980, ce sont les années fastes de l'émancipation gay, après l'élection de François

Mitterrand à la présidence de la République qui dépénalise l'homosexualité et abroge les principales dispositions discriminatoires en vigueur à l'égard des homosexuels comme le harcèlement policier sur les lieux de dragage et les contrôles administratifs abusifs dans les bars et les clubs. Les homosexuels reçoivent un message symbolique fort de la part du gouvernement de gauche : vous êtes des citoyens comme les autres.

Mais, rapidement, les associations politiques gays de gauche s'habituent à la paresse. Homosexualité et Socialisme, les Gays pour la Liberté accompagnent les années 1980 et 1990 sans les diriger, persuadés que la gauche réalisera, d'elle-même, les rêves de la communauté gay. Cette époque correspond également à la naissance de cette « gauche caviar » à laquelle les gays participent sans retenue.

La déception sera grande. François Mitterrand est notoirement imperméable aux revendications minoritaires, dont celles des gays, comme le mariage des personnes du même sexe. Il est aussi totalement insensible au mouvement de lutte contre le sida et laisse ce combat à sa femme, Danielle, qui fonde en 1986 la Fondation France-Libertés. Groupies du président, certains gays regardent de plus en plus le monarque avec incrédulité, détachement, puis déception et colère.

Ce contexte n'empêche pas le mouvement LGBT de marquer des points : la Gay Pride française naît le

4 avril 1981 et connaît un succès croissant, comme les événements du même type organisés à Londres, Sydney ou Rio. Les médias *mainstream* mixtes comme *Têtu* apparaissent au milieu des années 1990, rompant avec les quatre années de mutisme qui ont fait suite à la faillite de *Gai Pied* en 1991. Le mouvement LGBT fourmille alors de personnalités brillantes (Frédéric Martel, Didier Eribon, Ian Brossat, Hussein Bourgi, etc.) qui se méfient les uns des autres, mais dont la présence et la réflexion nourrissent un authentique débat dans la communauté gay. Avec le succès de la lutte contre le sida, ce mouvement aurait alors pu imposer ses demandes auprès des politiques.

Ce sera l'échec : les gays ne savent pas saisir cette chance. Les années 2000 sont celles du déclin. La chaîne Pink TV arrive en 2004 et déçoit vite. Le consumérisme devient roi. Les associations perdent leurs bénévoles et une grande partie de leur réputation par leur manque de radicalisme et leur conformisme. Le militantisme gay s'embourbe dans le *bareback* qui apparaît au début des années 2000 et qui divise la communauté : après l'arrivée des multithérapies salvatrices dans la lutte contre le sida, faut-il rester fidèle au préservatif ? C'est un sujet central de la sexualité gay des ces années-là. Enfin, la Gay Pride entre dans son « âge bête » : elle ne parvient pas à créer des mots d'ordre qui dépassent les bonnes intentions et surtout

elle n'exerce aucune pression politique alors que son cortège est la plus grande manifestation de rue du pays (plus de 500 000 personnes chaque année). En termes d'investissement politique, la Gay Pride est une opération « blanche ». Elle ne fixe pas de priorité, mais tient un discours généraliste idiot et faussement consensuel qui ne soulève aucun débat dans la société.

Les associations LGBT, qui n'ont jamais été si nombreuses, ne parviennent pas à convaincre quiconque de l'urgence symbolique du mariage gay et de l'adoption, alors que les pays voisins de la France votent relativement facilement des lois qui les autorisent. La France s'est convaincue, comme sur de nombreux autres sujets, de la supériorité républicaine de sa conception de l'égalité, rebelle à toute forme de communautarisme. Le communautarisme sida a sauvé des dizaines de milliers de vies dans les années 1990 ? Il sera combattu par une nouvelle génération de leaders gays qui n'a absolument rien fait contre la maladie et qui va saper, sans relâche, l'idée communautaire.

L'année 2011 voit l'image des gays dégringoler. Le couturier John Galliano éructe des insultes racistes et antisémites dans un bar parisien. Les médias gays font faillite : *Pref* cesse de publier, *Têtu* est à vendre, *Yagg* fait appel à la générosité de ses soutiens pour

survivre. Les associations sida comme Aides sont critiquées pour leur mauvaise gestion et leur inefficacité dans la prévention gay. La manifestation contre le sida du 1^{er} décembre ne rassemble plus que... mille personnes. Act Up fait à nouveau un appel aux dons et menace de fermer boutique. Le mariage gay est bloqué jusqu'à nouvel ordre et tout le monde sait que rien ne se passera avant l'élection de 2012 – et encore. L'argent est plus rare pour les associations sauf pour ceux qui sont assez proches des mécènes qui, de fait, étendent leur pouvoir.

C'est dans ce climat que les gays participent à la montée en puissance du racisme et de la xénophobie dans le pays. La France se déchire sur les questions d'identité, de racisme, de banlieue, de crise économique et de conflit avec les religions – surtout l'islam. Pour la première fois, le Front national de Marine Le Pen drague ouvertement les gays. Et certains gays et lesbiennes n'hésitent pas à afficher leurs opinions racistes. J'ai le sentiment que le mouvement gay se détourne de son histoire et s'en prend à d'autres minorités (les Noirs et les Arabes de banlieue), participant au nouveau discours néo-populiste qui se déchaîne en Europe.

Ce n'est pas tout. La France découvre l'égoïsme et l'absence de scrupule de certaines personnalités gays, dont les frasques (pour rester poli) sont révélées à

l'opinion publique. Mais la presse ne parle guère des membres de cette élite gay (plus souvent au placard) obsédée par ses privilèges, son prestige et son argent. Ces derniers sont aussi l'indice de la droitisation du milieu gay, les symptômes de l'individualisme et du consumérisme forcenés qui gagnent peu à peu la communauté. Cette classe A de gays proches du pouvoir se comporte comme les traders des grandes banques. Ce sont les Madoff gays de la politique et du business. Et ces gays célèbres sont doublement protégés : ils ne subissent pas d'homophobie (c'est bien pratique d'être au placard), mais ils se permettent tout car ils sont protégés par les médias qui ont peur, de leur côté, de « donner une mauvaise image » de l'homosexualité.

Ça suffit. Nous ne sommes pas des victimes, nous avons le pouvoir de nous soulever contre ces faux amis. Il faut renouveler la classe gay – comme il faut renouveler la classe politique française.

Le temps de la morale a sonné.

Chapitre 1

L'extrême droite et les gays en Europe

Gays et fachos? Et alors, pourquoi pas? Vous me direz qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que des gays peuvent aussi avoir été attirés par les sirènes de l'extrême droite. Comme n'importe qui après tout, il n'y a pas de raison.

Il est vrai aussi que les gays ont toujours joué avec l'imaginaire facho. Sans rappeler l'atmosphère homosexuelle de la SS, si John Galliano a provoqué sa propre perte en blaguant sur les nazis, si Luciano Visconti a rêvé des costumes et des croix gammées, si Arno Breker a été le grand sculpteur d'Hitler, et Ernst Röhm l'un des rares homosexuels célèbres à la tête des SA, c'est qu'il y a dans l'extrême droite une idéalisation de l'homme viril. Un imaginaire bourré de testostérone, la vraie, pas celle qu'on achète en contrebande dans les salles de gym.

À l'époque du punk, il y en avait bien qui portaient des croix gammées (comme moi ou mon frère Lala), mais on était en 1977 et l'idéologie nazie était alors paradoxalement tellement loin de nous que l'on pouvait porter ça dans le métro sans que les gens nous apostrophent, tellement c'était... inimaginable. Souvent, quand je raconte ce très bref moment de mon délire vestimentaire punk, mes amis n'y comprennent rien. Mais il faut leur rappeler que la culture politique des années 1970 n'était pas du tout celle d'aujourd'hui, marqué par le conformisme. Nous étions farouchement contestataires à gauche et la culture politique, à l'époque, était en pleine reconstruction de l'histoire nazie qui avait été occultée pendant les années 1960, quand la Seconde Guerre mondiale était encore proche.

C'est lors de la montée du FN, dans les années 1980, que les jeunes gays de ma génération ont adopté le look skinhead avec les cheveux rasés, les jeans serrés, les Doc Martens, les vestes Bomber MA1, les tatouages dans le cou. Il y a avait des skinheads socialistes ou de gauche comme les Redskins (auxquels je m'identifiais) qui pensaient qu'il ne fallait pas laisser aux « vrais » skinheads l'exclusivité du look. C'était un moyen d'affronter l'extrême droite la plus violente en adoptant ses signes de reconnaissance. Les Redskins étaient alors pourchassés dans la rue à la fois par les

« vrais » skinheads et par les beurs antiracistes. Cette stratégie minoritaire très efficace a miné de l'intérieur un groupe, l'obligeant à changer d'image : les « vrais » skinheads ont réalisé qu'ils étaient totalement débordés par le nombre de gays qui se mettaient à leur ressembler. Aujourd'hui encore, si vous voyez un skin dans la rue, il y a 90 % de chance pour que ce soit un gay SM qui passe ses week-ends dans les clubs de house à Berlin.

Plus près de nous, on se souvient du destin politique de Jörg Haider en Autriche, qui déclare en 1995 que la Waffen-SS est « une partie de l'armée allemande à laquelle il faut rendre honneur » et fait l'éloge de la politique de l'emploi du III^e Reich. Malgré ces propos, il devient gouverneur de la région de Carinthie en 1999, puis est réélu en 2004. Marié, père de deux enfants, il meurt en 2008 dans un accident de la route : il roulait à plus de 140 km/h dans une zone limitée à 70 km/h après avoir passé une nuit particulièrement arrosée dans une boîte gay, Le Cabaret, de la ville de Velden.

En fait, tout le monde savait que Jörg Haider était gay, particulièrement nous, les homosexuels, qui disposons de ce que l'on appelle le « gaydar », cette capacité à se reconnaître en l'absence de tout signe extérieur manifeste. C'est une sorte de sixième sens. Pour nous, cet homme *clean*, très attentif à son image

et son physique, marié, draguant ostensiblement des dames d'un certain âge, avait du mal à cacher ce qui était limpide. La classe politique et les médias savaient qu'il était gay, mais c'était *off the record*. Sa disparition et son *coming-out* posthume n'ont donc pas étonné la communauté gay.

Nous savons que de nombreux leaders conservateurs et racistes, en France comme aux États-Unis, sont particulièrement agressifs sur les droits des gays précisément parce qu'ils doivent camoufler leur identité sexuelle. Régulièrement, aux États-Unis, les évangélistes antigay les plus virulents sont pris en flagrant délit de tromperie de leurs femmes et de leurs enfants. En général, les gays sont assez contents quand des livres sérieux nous apprennent que Abraham Lincoln, Malcom X ou Gandhi avaient occasionnellement des relations homosexuelles, ou étaient carrément gays¹. Mais quand il s'agit de leaders d'extrême droite racistes et vaguement homophobes eux-mêmes, le malaise est là.

La nouveauté de ces dix dernières années, c'est que les rapports entre l'extrême droite et les gays ont radicalement changé, au point de créer un autre malaise

1. Voir C. A. Tripp, *The Intimate World of Abraham Lincoln*, New York, Free Press, 2005; Manning Marable, *Malcolm X: A Life of Reinvention*, New York, Viking, 2011; Joseph Lelyveld, *Great Soul: Mahatma Gandhi and His Struggle With India*, New York, Knopf, 2011.

à partir d'une réalité politique très inquiétante. En effet, on assiste à la montée en puissance en Europe depuis le début des années 2000 d'une nouvelle forme d'extrême droite, qui réussit le tour de force d'être tout à la fois xénophobe et pro-gay.

Je me rappelle très bien que, dans les années 1990, si on voulait imaginer l'avenir d'une Europe progressiste, on regardait ce que faisait la Hollande. Sur la question gay (mais aussi sur la drogue ou l'euthanasie), c'était le pays de l'avant-garde.

Depuis les années 1970, la Hollande était le paradis gay européen, exactement comme San Francisco était le refuge gay des Américains. Il y régnait une ambiance alternative douce, et compréhensive qui encourageait l'initiative et le commerce homosexuels. Les premières entreprises gays (librairies, boutiques, hôtels, sex-shops, clubs, etc.) fleurissaient alors à Amsterdam quand le reste de l'Europe peinait à ouvrir des bars équivalents. Dans les années 1970 et 1980, aller à Amsterdam était un voyage initiatique : on s'y promenait en tant que gay en toute liberté, sans danger, comme tous les autres habitants de la ville. La Hollande était une nation tolérante et libérale.

Comment expliquer les différences qui perdurent encore aujourd'hui entre la France et la Hollande, pays qui ne sont séparés que par quelques heures de

train ? Comment les gays hollandais ont-ils obtenu ce que nous, les gays français, attendons depuis quinze ans ? Comment ont-ils procédé, par exemple, pour conquérir le mariage gay ?

Quand on enquête sur ce point très symbolique, on comprend que la méthode hollandaise a été beaucoup plus concrète et pragmatique. Au lieu de s'adresser à la nation entière, comme en France, en remontant toute la pyramide du pouvoir avec ses partis, commissions, dédales politiques et délais électoraux, les Hollandais sont allés droit au but. Les militants qui ont lutté pour le mariage gay étaient peu nombreux : un groupe de six à dix personnes, pas plus. Un lobby informel est allé voir tous les partis pour leur dire : « OK, on sait que vous êtes contre le mariage gay, mais on va vous expliquer malgré tout pourquoi il faut le faire », et ils sont notamment parvenus à convaincre les chrétiens de s'abstenir au Parlement. Ils leur ont dit : « Attendez, nous les gays et les lesbiennes, nous ne sommes pas du tout révolutionnaires, nous voulons le mariage bourgeois comme vous ! » Et ils ont répondu : « Ah bon ? Ah ça change tout, on n'avait pas pensé à ça sous cet angle. Alors, c'est d'accord ». Et le mariage gay a été ainsi voté en Hollande en 2000, grâce à l'abstention de la droite chrétienne qui a accepté de ne pas s'y opposer.

Pourtant, en quelques années, l'atmosphère a radicalement changé, et certains aspects de la vie politique

en Hollande préfigurent à présent le néopopulisme de droite nouvelle manière qui sévit aujourd'hui massivement en Europe. Et, on l'a oublié un peu vite, le premier à incarner ce néopopulisme est... un gay et, qui plus est, qui s'affiche comme tel.

Maître de conférence en sociologie, Pim Fortuyn est un homme brillant qui casse l'idée selon laquelle les gays seraient tous des gens tolérants et de gauche. C'est un mélange de sophistication et d'immense vulgarité, un type qui peut déclarer publiquement : « Oui, je connais bien les Arabes, j'en ai baisé assez dans ma vie. » Car le cheval de bataille de Pim Fortuyn est l'immigration, notamment d'origine arabe, mais surtout l'islam qu'il décrit comme une culture et une civilisation « stupide » et « rétrograde ». En mars 2002, Pim Fortuyn remporte des élections pour le conseil de district de Rotterdam qui ont un retentissement national. En mai 2002, à l'âge de 54 ans, il est assassiné par Volkert van der Graaf qui lui reproche ses attaques racistes.

Laurent Chambon est un de mes meilleurs amis. Il vit à Amsterdam, a été le seul élu local européen (non néerlandais) aux Pays-Bas¹. Je lui ai demandé comment il voyait Pim Fortuyn de son vivant :

1. Cofondateur du site *Minorités.org.*, Laurent Chambon est l'auteur d'un livre qui rassemble ses positions sur l'intégration : *Le Grand mélange, Minorités, tolérance et faux-semblants dans la France de Nicolas Sarkozy*, Paris, Denoël, 2008.

Il était odieux, mais il a été, pendant quelques mois, un génie politique. Pim Fortuyn, c'était un *show*, une sorte de *telenovela* hystérique, un Coluche de droite. Mais quand les étrangers ont commencé à se faire insulter à Amsterdam, c'était un tournant sans précédent. Avec l'assassinat de Fortuyn, la dynamique de réforme est alors brisée en Hollande. L'effet domino commence. Dans le reste de l'Europe, on se dit que si l'intégration a échoué en Hollande, c'est que l'idée même d'intégration est en danger.

Pim Fortuyn, c'est le premier visage du néopopulisme européen qui choisit de prendre ses distances avec l'extrême droite traditionnelle. Pour lui, quelqu'un comme « Le Pen est vieux, je suis jeune. Le Pen est un petit bourgeois nationaliste, je suis un citoyen du monde ». Son racisme ouvertement affiché devient d'autant plus acceptable qu'il s'adosse à une défense des valeurs libérales et progressistes de l'Europe. Ce qui fait du personnage et de son discours un phénomène éminemment dangereux, qui déstabilise tout le paysage politique hollandais.

Avant son assassinat en 2002, poursuit Laurent Chambon, quand des sondages avaient commencé à donner Pim Fortuyn Premier ministre, la droite a commencé à paniquer. Sans vraie discussion, le pays

Table

<i>Introduction</i>	7
Chapitre 1. L'extrême droite et les gays en Europe	15
Chapitre 2. Le Front national et les gays . . .	29
Chapitre 3. Quand le vent tourne.	43
Chapitre 4. Caroline Fourest et le garçon arabe	65
Chapitre 5. Jet-set gay.	85
Chapitre 6. Placards dorés	97
Chapitre 7. <i>Where are the gays?</i>	113
<i>Épilogue.</i>	135

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. N° 105037 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE